Document generated on 04/21/2025 2:37 p.m.

Laval théologique et philosophique

L'homme en quête de lui-même. À propos du livre d'Elisabeth Badinter: *XY. De l'identité masculine*

Guy Bouchard

Volume 51, Number 1, février 1995

Société-Religion-Christianisme

URI: https://id.erudit.org/iderudit/400899ar
DOI: https://doi.org/10.7202/400899ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bouchard, G. (1995). L'homme en quête de lui-même. À propos du livre d'Elisabeth Badinter: *XY. De l'identité masculine*. *Laval théologique et philosophique*, *51*(1), 159–181. https://doi.org/10.7202/400899ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Laval théologique et philosophique, 51, 1 (février 1995)

☐ note critique

L'HOMME EN QUÊTE DE LUI-MÊME. À PROPOS DU LIVRE D'ELISABETH BADINTER : *XY. DE L'IDENTITÉ MASCULINE*[1]

Guy BOUCHARD

En 1929, effarée de l'amoncellement de livres écrits sur les femmes par des hommes, Virginia Woolf (1986 : 42) constatait avec un certain soulagement que l'inverse n'était pas vrai, que les femmes, elles, n'écrivaient pas sur les hommes. Plus d'un demi-siècle plus tard, Elisabeth Badinter (1986 : 341) semble penser que les hommes, malgré la révolution féministe, n'écrivent pas non plus sur eux-mêmes :

> [...] on peut s'étonner du silence des hommes depuis le début de cette mutation extraordinaire qui a commencé il y a vingt ans. Ni livres, ni films, ni réflexions en profondeur sur leur condition nouvelle. Ils restent muets, comme tétanisés par une évolution qu'ils ne contrôlent pas. À côté de ceux qui font mine de nier le changement, et d'une poignée d'individus qui militent pour une véritable égalité parentale, nous ne constatons aucune prise de conscience masculine collective sur le nouveau rapport des sexes. Ils le nient, le subissent ou régressent silencieusement.

L'étonnant, dans ce contexte, ce n'est pas que Badinter ait décidé d'écrire elle-même un ouvrage sur l'identité masculine : celui-ci, comme elle en témoignait dans une entrevue (Martineau 1992), se situe dans la suite logique de deux de ses livres précédents, *L'amour en plus* et *L'un est l'autre*, l'ensemble formant une « trilogie sur l'identité » dont le premier volet affirme qu'on ne peut pas définir l'identité féminine par l'instinct maternel, tandis que le second montre la ressemblance extrême des deux sexes dans notre société, et que le troisième interroge l'identité masculine : « Comment les hommes se définissent-ils, maintenant qu'ils ne peuvent plus se définir par leur supériorité à l'égard des femmes ? » En fait, ce thème de l'identité humaine est un leitmotiv de l'œuvre de Badinter : on le retrouve encore dans *Émilie, Émilie*, qui démontre que l'ambition n'est pas le propre de l'homme, l'ambitieuse ne faisant que réclamer la même liberté que l'autre sexe ; ou dans la longue préface à *Qu'est-ce qu'une femme ?*, qui remercie les apôtres de la ressemblance des sexes et répond à la question posée par le titre : « Un animal raisonnable. Bref, un Homme comme tout le monde » (1989 : 47).

L'étonnant, ce serait plutôt de constater que, sur le sujet apparemment inexploré de la condition masculine, l'auteure a pu rassembler une bibliographie de plus de 400 titres, dont plusieurs

1. Ce texte est rédigé dans le cadre d'un projet subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, et consacré aux *Conceptions de l'être humain dans la philosophie politique contemporaine, les discours féministes et les discours masculinisants*.

correspondent à des ouvrages collectifs. Le paradoxe, toutefois, commence à se dissiper si l'on note d'une part que la moitié de cette production est postérieure à 1985, d'autre part qu'un peu plus de 60% de ces textes sont rédigés en anglais et que, parmi les ouvrages en français, au moins 22% sont des traductions, sans compter les textes écrits par des femmes, ni les ouvrages classiques (Rousseau, Diderot, Condorcet...), qu'on ne peut lier à une prise de conscience contemporaine du problème. Autrement dit, si l'on s'en tient à la seule documentation francophone pertinente, il était sans doute inévitable, en 1985, d'avoir l'impression que les hommes, qui avaient tant écrit sur les femmes, restaient théoriquement indifférents à leur condition[2].

Il en allait autrement du côté anglophone, et l'un des mérites du livre de Badinter, c'est précisément d'initier les lecteurs francophones à cette prolifération, surtout américaine, d'écrits sur la condition masculine. Cette initiation comporte toutefois certains périls, comme nous le montrerons après avoir présenté brièvement l'ouvrage.

I. PRÉSENTATION DE « XY »

Celui-ci comprend un prologue et deux parties maîtresses. Le thème principal du prologue, c'est la crise de l'identité masculine, crise issue des transformations sociales engendrées par le féminisme. L'homme se présentait comme l'incarnation achevée de l'humanité, comme celui qui a toujours quelque chose de plus que la femme: force, intelligence, courage, responsabilité, capacité créatrice, rationalité. Mais à partir du moment où les femmes ont envahi tous les domaines qu'il s'était réservés, la supériorité qu'il s'attribuait s'est effritée, l'obligeant à se redéfinir. Deux écoles s'affrontent. Pour les différencialistes, la différence biologique entre les sexes, essentielle, commande leur destin et leurs relations. La variante masculiniste[3] de cette conception, incarnée par exemple par la sociobiologie, voit dans l'agressivité héréditaire des hommes le fondement de leur domination sur les femmes, de la hiérarchie et de la compétitivité entre hommes, et de la guerre. Sa variante féministe, soutenant que l'égalité préconisée par les féministes universalistes favorables à la mixité des sexes n'est qu'un leurre, revendique la différence des femmes et leur supériorité morale. Dans les deux cas, l'essentialisme aboutit à la séparation, sinon à l'oppression. Pour les constructivistes, par contre, la notion d'essence masculine n'est qu'un outil idéologique au service de la domination des hommes : multiple, la masculinité diffère en fait selon les époques, les classes sociales, les races et les âges, elle se construit, ce qui signifie qu'elle peut changer.

L'identité masculine est-elle donc une essence, ou le produit d'une construction ? La première partie du livre semble opter résolument en faveur de cette dernière solution, puisqu'elle s'intitule : « Construire un mâle (Y) ». Son thème majeur, c'est la difficulté de devenir un homme. Sur le plan biologique en effet, le sexe femelle (X) est le sexe de base, ce sans quoi l'humain n'est pas possible, tandis que Y, fragile symbole de la différence sexuelle, constitue un facteur second, qui ne suffit pas à définir l'identité de l'homme ; comme le souligne Alfred Jost (cité p. 65), « devenir mâle est *une lutte de tous les instants* ». De plus, sur le plan psychologique, l'enfant mâle, né dans une personne de sexe différent, doit « abandonner sa première patrie pour en adopter une autre qui lui est opposée, voire ennemie » (p. 73). Durant la période de symbiose qui l'unit à sa mère, l'enfant

2. Ce que l'on peut confirmer par la minceur du bilan des études sur l'homme proposé par WELZER-LANG (1992A), et par sa reconnaissance (1992B) de la carence en ce domaine des recherches anthropologiques et sociologiques.

3. Si les discours masculinisants sont ceux qui se préoccupent principalement du « masculin », les discours masculinistes en constituent un sous-ensemble : celui qui fait la promotion de ce « masculin » au détriment du « féminin », et en attribue le monopole à tout homme. Le masculinisme de ces discours est l'antipode du féminisme.

mâle se trouve en effet dans un état de totale dépendance passive contraire aux rôles qu'il devra ensuite assumer. Cette inversion nécessaire de sa protoféminité rend sa séparation d'avec la mère et son individuation plus problématiques que celles de la fille, et elle engendre un comportement masculin hanté par la crainte des femmes et des traits féminins comme la tendresse, la passivité et le souci d'autrui. Dans les termes de Robert Stoller (cité p. 79) : « Le premier devoir pour un homme est : ne pas être une femme. » Pour cela, il doit réprimer tous ses désirs passifs, à commencer par celui d'être materné, et sa victoire n'est jamais définitive. Pourtant, le dualisme des sexes est une donnée universelle, et l'enfant mâle doit d'abord assumer son identité masculine avant de pouvoir ultérieurement reconnaître la bisexualité commune aux êtres humains, c'est-à-dire la ressemblance des deux sexes.

Pour assumer cette identité, il lui faut sortir de l'univers maternel : par des rites d'initiation, par une pédagogie homosexuelle d'apprentissage de la virilité, ou par la confrontation avec ses pairs dans nos sociétés industrialisées où le père, distant et inaccessible, ou dévirilisé et méprisé, n'est plus un modèle adéquat d'identification. Or la masculinité ainsi acquise est liée non seulement à l'hétérosexualité, mais aussi à l'homophobie qui, renforçant la fragile hétérosexualité de nombre d'hommes, constitue un mécanisme de défense psychique, une stratégie pour éviter la reconnaissance de leur inacceptable dimension passive.

Quel est le résultat de ce difficile processus de masculinisation[4] ? Un homme mutilé, répond la seconde partie du livre : l'homme dur ou l'homme mou.

Incarnant les pires stéréotypes masculins, l'*homme dur* correspond au supermâle solitaire, impassible et viril à souhait, une bête sexuelle qui ne s'attache à aucune femme et qui ne rencontre les autres hommes que sur le terrain de la compétition. Or cet idéal, qui reste inaccessible à la plupart des hommes, engendre un malaise identitaire dangereux à la fois pour soi et pour autrui, comme en témoignent la moindre longévité des mâles de l'espèce humaine, de même que leur angoisse, leurs difficultés affectives, leur peur de l'échec et leurs comportements compensatoires. Il faudrait renoncer à un tel idéal, qui se définit en opposition à la féminité dont les traits traditionnels (coopération, non-violence, etc.) sont pourtant nécessaires à tout être humain.

Y renoncer ne signifie pourtant pas privilégier son contraire absolu : l'*homme mou*. Sous l'influence du féminisme, celui-ci a renoncé à toute virilité, au profit des valeurs et comportements féminins les plus traditionnels. C'est un être adorable, mais sans vitalité ni joie de vivre, et qui finira par exprimer son malaise et son angoisse devant l'interdiction de virilité, l'éloignement du père et la peur de sa propre agressivité. L'homme mou fait partie des fils manqués qui ont peut-être moins souffert de la toute-puissance maternelle que de l'absence affective du père, exacerbée par la métamorphose des femmes, dont l'image de force et de vitalité rend plus difficile la séparation du fils, qui risque de devenir un être gentil et irresponsable, infantile.

Les apologies de l'homme dur et de l'homme mou reposent sur une même erreur, celle « de penser qu'il y a des caractéristiques propres à un sexe et ignorées de l'autre » (p. 231). Éviter cette erreur, admettre la nécessaire complémentarité, en chaque individu humain, des traits dits « féminins » et « masculins », c'est esquisser le portrait de l'*homme réconcilié*, de l'androgyne, de celui qui a trouvé son père et retrouvé sa mère, conciliant en lui une dualité d'éléments qui ont d'abord été séparés, voire opposés. Si le garçon, en effet, ne peut éviter la différenciation masculine, donc la mise à distance de sa mère, il doit retrouver sa féminité première, ce qui est plus facile s'il n'a pas été élevé dans le mépris et la peur des femmes. D'où la nécessité d'une révolution paternelle. Le maternage n'ayant pas de sexe, le bon père est d'abord un père-mère qui sait mobiliser sa

4. Contrairement à Badinter, j'utilise ce concept en un sens exclusivement psychologique, pour désigner le processus d'acquisition d'une identité masculine. Sa contrepartie est évidemment la féminisation.

féminité première. Intériorisant ses deux parents, l'enfant ne risque plus, dès lors, d'être enfermé dans une relation symbiotique possiblement étouffante avec sa mère, il devient partenaire d'une relation triangulaire positive et, au lieu de rechercher une distinction tranchée des rôles entre les sexes, il sera plutôt conscient des différences subtiles entre les individus si son père sait, le moment venu, devenir un père-mentor lui permettant de développer sa masculinité. Ce n'est, en effet, qu'une fois assuré de celle-ci qu'il pourra à nouveau s'ouvrir au féminin : « On ne naît pas homme, on le devient et c'est seulement alors qu'on peut retrouver l'autre, et prétendre à l'androgynat qui caractérise l'homme réconcilié et achevé » (p. 247).

II. CRITIQUE DE « XY »

De *L'un est l'autre* à *XY*, la thèse centrale n'a donc pas changé : le véritable être humain, c'est l'androgyne. Si la perspective du second ouvrage, centrée sur des relations de type familial, est plus intimiste que la grande fresque historique du premier, tous deux n'en débouchent pas moins sur la nécessité d'une redéfinition de l'être humain comme solution à la crise inaugurée et perpétuée par le patriarcat. Mais la façon dont cette crise est analysée, et les modalités de sa résolution, ont laissé perplexe plus d'un critique. Dans le cas de *XY*, des douze recensions ou analyses que j'ai consultées[5], une seule (Chabot) est résolument positive ; trois (Lefebvre, Loubière et Vennat) restent relativement neutres ; tandis que les sept dernières expriment plus ou moins de désapprobation, celle-ci culminant dans des jugements globaux affirmant que l'ouvrage constitue un « ensemble désolant » relevant d'un « maternage opportuniste des hommes » (De Koninck) ; ou que, sur la question de la différence entre les sexes, il relève d'une pensée régressive (Tahon) ; voire même qu'il caricature la pensée féministe, la seule féministe que Badinter cite avec une entière approbation étant elle-même (Saint-Martin).

Il est difficile, en effet, de ne pas admettre qu'à plus d'un titre, *XY* est un livre pour le moins irritant. Il repose, nous l'avons signalé, sur une abondante documentation. En déduire, comme Pascal Bruckner, que Badinter se dissimule derrière un rempart d'érudition et répugne à parler à la première personne, si ce n'est appuyée sur quelque autorité, ou laisser entendre, comme Josyane Savigneau, que le livre est mal venu dans la mesure où les féministes, depuis longtemps, demandent aux hommes de cesser de les accabler de leurs analyses et de leur prétendu « savoir intime » sur l'identité féminine, c'est passer à côté de la question. Un livre sur l'identité masculine, écrit par une femme qui se serait contentée de nous faire part de sa pensée personnelle ou de son « savoir intime », aurait été éminemment vulnérable. Le recours à la documentation existante était en quelque sorte la condition de légitimité du discours de Badinter. Cependant, sur le plan technique déjà, ce recours se révèle trop souvent problématique.

1. *Les problèmes techniques*

On peut noter tout d'abord que plusieurs auteurs qui figurent dans l'index des noms cités ne se retrouvent pas dans la bibliographie générale, par exemple John Boswell, Sandor Ferenczy, Otto Gross, John Misfud, Paul Olsen, William Ryan, Don Sabo et Jeffrey Weeks (dans le cas de son article « Questions of Identity »). On peut parfois retrouver la référence pertinente dans une note en bas de page, mais tel n'est pas toujours le cas. Et le fait que certains de ces textes proviennent d'un ouvrage collectif qui figure, lui, sous le nom de son compilateur, n'est pas une explication suffisante puisque d'autres articles tirés d'ouvrages de ce genre, comme « Fraternity, Equality,

5. Bordeleau 1992 ; Bruckner 1992 ; Chabot 1992B ; De Koninck 1993 ; Lefebvre 1993 ; Loubière 1992 ; Ragon 1992 ; Saint-Martin 1992 ; Savigneau 1992 ; Schemla 1992 ; Tahon 1992 ; Vennat 1992.

Liberty », apparaissent au nom de leur auteur (en l'occurrence, Harry Brod). À ces lacunes bibliographiques s'ajoutent les références mal faites. Ainsi, selon Badinter (p. 44-45), les « différencialistes » sont également appelées « féministes maximalistes ». Une note nous apprend que cette dernière expression a été créée par Cath*e*rine Stimpson, en 1980. Pas de référence. Nulle trace, cependant, de Cath*a*rine Stimpson dans la bibliographie. L'index, qui n'a pas retenu la mention susdite de cette auteure, nous renvoie à une allusion antérieure à celle-ci (p. 16 n. 7), ainsi rédigée : « Catherine [*sic*] Stimpson, préface de Harry Brod (ed.), *The Making of Masculinities* [...] ». Or non seulement ne s'agit-il pas d'une préface de Brod à un ouvrage compilé par Stimpson (c'est en fait l'inverse), mais encore la date d'édition de ce volume (1987) nous assure que ce n'est pas dans cette préface qu'on trouvera la mise en scène des « féministes maximalistes » : notre curiosité reste sur sa faim. À l'occasion, notre patience est elle aussi mise à l'épreuve, et par un slalom encore plus complexe à travers les pages. Jeffrey Weeks, nous dit Badinter (p. 173), pense l'identité en termes de choix et de combat. Cela est explicité par une citation de Foucault disant que l'identité est un jeu : or, même en admettant que Weeks est « proche de Michel Foucault » (*ibid.*), on voit mal comment le choix et le combat seraient une affaire de jeu. Quoi qu'il en soit, la référence à Weeks (p. 173, n. 72) se lit : « *op. cit.*, p. 86 ». Or la note la plus récente à propos de Weeks (p. 172, n. 67) renvoie à son article dans un ouvrage collectif compilé par Caplan, p. 47-48. S'agit-il du même texte ? La bibliographie n'offre que deux entrées à Weeks, des volumes, ce qui ne nous avance guère. Sans doute nous fournit-elle par ailleurs le titre du collectif de Caplan, mais toujours pas celui de l'article de Weeks. Si l'on remonte plus en amont (p. 159, n. 31), on rencontre la référence. « Weeks, *op. cit.*, p. 93 », ce qui ne nous indique pas s'il s'agit de l'article ou de l'un des deux volumes du même auteur. Même résultat avec « *op. cit*, p. 90 » (p. 158, n. 29). La note précédente (p. 158, n. 28) renvoie à « Questions of Identity », *op. cit.*, p. 36 : est-ce enfin la bonne référence ? Il faut reculer encore d'une page (p. 157, n. 24), pour trouver les coordonnées d'un des livres de Weeks, celui de 1989, et il faut supposer que c'est finalement à lui que renvoyait la note 72, puisque celle-ci fait allusion à la page 86 alors que l'article, enfin identifié en p. 156 (n. 20), ne couvre que les pages 31 à 51 !

À l'omission et à l'imprécision occasionnelles s'ajoute la sous-utilisation d'une bonne partie de la documentation. En témoignent non seulement le fait que, des 458 noms propres figurant dans l'index, 63% ne sont mentionnés qu'une fois dans le volume, mais surtout le fait que cette mention est souvent des plus restrictives. Ainsi, la bibliographie répertorie deux ouvrages d'Edward Wilson : *Sociobiology : the New Synthesis* (1975) et *On Human Nature* (1978). Or Wilson n'apparaît que dans une note (p. 42, n. 75) où l'on rapporte sa définition de la sociobiologie (sans en préciser la source exacte) comme « étude systématique des fondements biologiques de toutes les conduites sociales ». Mais pour expliquer en quoi consiste la conception sociobiologique de l'homme et de la femme, c'est principalement vers ses critiques (Jeffrey Weeks, Ruth Bleier) que se tourne Badinter. Le seul sociobiologiste dont on présente certaines idées, David Barash, faisant l'apologie du viol, tout le passage sur « *[l]es* théories sociobiologiques » (c'est moi qui souligne) ressemble ainsi à une caricature.

Autre exemple. Badinter (p. 215) souligne, dans une section consacrée aux dangers de la virilité, que « [...] dans notre société la vie d'un homme vaut moins cher que celle d'une femme [...] ». Cette portion de phrase est accompagnée d'une référence au livre de Kenneth Clatterbaugh, *Contemporary Perspectives on Masculinity*, p. 75. Or si ce propos se trouve bien *dans* l'ouvrage de Clatterbaugh, il n'est pas *de* cet auteur : il s'agit d'un des arguments utilisés par les adeptes du « Mouvement des Droits de l'Homme » pour dénoncer la situation injuste faite au mâle de l'espèce humaine : cela ne méritait-il pas d'autant plus d'être précisé que cet usage est le seul que l'on fera de l'ouvrage de Clatterbaugh[6] ?

6. On pourrait aussi relever le manque de fidélité de nombreuses citations. Ainsi, Badinter (p. 86) nous

Isolé, chacun de ces détails peut sembler trivial, mais leur accumulation crée une impression de superficialité qui n'est malheureusement pas démentie par le contenu du volume.

2. *Les problèmes liés au contenu : aspect formel*

Cela se constate tout d'abord, du point de vue de ce que l'on pourrait appeler la forme du contenu, dans certaines contradictions, ainsi que dans quelques définitions douteuses ou inexistantes.

Des contradictions, d'abord. Le débat entre constructivistes et différencialistes oppose, selon Badinter (p. 42, 44-48), non seulement les traditionnalistes et les libéraux, mais aussi deux courants féministes « qui prétendent l'un et l'autre fonder l'égalité des sexes [...] » ; pourtant en décrivant le différencialisme féministe, elle déclare que l'idéologie maternaliste et gynocentrique justifie la supériorité morale des femmes sur les hommes ainsi que nombre de leurs prérogatives, pour ensuite conclure que dans le féminisme différencialiste, comme dans la sociobiologie, « l'un est toujours valorisé aux dépens de l'autre [...] », cet essentialisme aboutissant nécessairement à l'oppression et à la guerre des sexes : qu'est-il donc advenu de la visée d'égalité imputée à cette tendance féministe ? En parlant de l'homosexualité pédagogique chez les Grecs, Badinter (p. 130-131) signale que l'amour entre deux hommes adultes n'a plus rien à voir avec l'initiation et devient facilement objet de critique ou d'ironie, parce qu'il engendre un soupçon de passivité ; puis elle ajoute que selon les textes grecs il n'y a pas deux sortes de désirs différents, homosexuel et hétérosexuel, mais un seul, qui peut s'attacher à un bel objet, courtisane ou adolescent[7] : n'y a-t-il pas, sinon contradiction, du moins hiatus entre l'indifférenciation de principe du désir aimanté par la beauté de l'objet quel qu'il soit, et la critique de l'homosexualité entre hommes adultes ? Explicite ou refoulée, l'homosexualité, nous dit encore Badinter (p. 171), est un aspect de la sexualité de chacun ; bien que le propos soit attribué à Denis Altman, qui suit en cela la thèse freudienne, il est difficilement conciliable avec la position des tenants d'une identité homosexuelle spécifique (p. 164-169), et avec le continuum de Kingsey (p. 162-163), qui s'échelonne du degré 0 (penchant hétérosexuel exclusif) au degré 6 (penchant homosexuel exclusif), les degrés intermédiaires corres-

signale que Pierre Bourdieu a relevé une métaphore de Virginia Woolf, « la métaphore du couteau ou de la lame, qui situe le rôle masculin du côté de la coupure, de la violence, du meurtre, c'est-à-dire du côté d'un ordre culturel construit contre la fusion originaire avec la nature maternelle ». Le couteau ou la lame, enchaîne-t-elle, renvoient non seulement à la coupure du cordon ombilical, mais à la seconde séparation d'avec le féminin maternel que représente la circoncision. Or si la citation de Bourdieu n'a rien à voir, en contexte, avec le cordon ombilical et la circoncision, elle est en plus le produit de coupures non signalées qui contribuent à sa concision. Voici le texte intégral de Bourdieu (1990 : 23) : « C'est sans doute ce que signifie la métaphore du couteau ou de la lame, que l'interprétation naïvement freudienne aplatirait, et qui, comme chez les Kabyles, situe le rôle masculin – le mot et la métaphore théâtrales s'imposent pour une fois – du côté de la coupure, de la violence, du meurtre, c'est-à-dire du côté d'un ordre culturel construit contre la fusion originaire avec la nature maternelle et contre l'abandon au laisser-faire et au laisser-aller, aux pulsions et aux impulsions de la nature féminine. » Jusqu'où peut-on réécrire les textes que l'on cite ?

7. La phrase intégrale est : « Le même homme peut s'éprendre, à son gré, d'une courtisane ou d'un adolescent. » Une note renvoie à « Diogène Laërce, *Vie des philosophes*, IV, 7, 49 ». La note suivante fait appel à « Michel Foucault, *L'usage des plaisirs*, *op. cit.*, p. 208-209 ». Or la référence à Diogène se retrouve, dans les mêmes termes, dans la note 2 de la page 208 du livre de Foucault, mais elle a trait au propos cité en fin de phrase : « Lorsqu'on reprochait à Alcibiade sa débauche, ce n'était pas celle-ci plutôt que celle-là [avec un adolescent ou avec une courtisane], mais bien, comme le disait Bion de Boristhènes, "dans son adolescence d'avoir détourné les maris de leurs femmes, et dans sa jeunesse, les femmes de leur mari". » Faut-il préciser que le propos de Bion a trait au seul Alcibiade, et non à un homme quelconque ?

pondant à diverses proportions de bisexualité : suffit-il, pour régler la question, de se contenter d'*affirmer* (p. 169) que la pulsion est universelle même si la préférence sexuelle ne l'est pas ?

Une notion claire de l'homosexualité faciliterait la réponse à cette question , mais cette notion fait défaut, et nous avons plutôt droit à quelques déclarations fracassantes :

- [la] bonne mère est nécessairement incestueuse et pédophile (p. 76) ;
- [...] la relation homosexuelle mère/fille des premiers mois ne peut qu'augmenter, chez la fille, le sentiment d'identité [...] (p. 79) ;
- [en] vérité, pas de bonne paternité possible sans l'acceptation de son homosexualité latente, et un soupçon de pédophilie (p. 267) !

Mais en quel sens peut-on parler d'inceste, de pédophilie et d'homosexualité dans le rapport parents/bébé ? S'il faut vraiment distinguer avec soin les actes homosexuels de l'orientation homosexuelle, laquelle serait davantage liée aux phantasmes (p. 168), « l'homosexualité » parentale est-elle une question d'actes (mais alors lesquels ?) et/ou de phantasmes (mais où sont les témoignages ?) ? Pourquoi Elena Belotti (1980 : 57-58) et Christiane Olivier (1985 : 66) soutiennent-elles au contraire que les mères ont en fait tendance à ignorer, voir à nier la sexualité propre à la petite fille ? Mais ce que Badinter appelle « homosexualité » n'a peut-être pas toujours trait à la sexualité. Dans une entrevue (1992 D) où elle réitère que, « depuis qu'elles sont nées, les petites filles sont dans un rapport homosexuel avec une femme, qui est leur mère », elle déclare :

> Je voudrais [...] préciser qu'il existe une multiplicité d'homosexualités, qui vont d'une homosexualité exclusive concernant quelques-uns dans une société, à une homosexualité latente. Aucun être humain n'échappe totalement au sentiment homosexuel, au besoin d'intimité avec une personne du même sexe. Il s'agit plus alors d'une homosexualité psychique.

L'homosexualité serait donc affaire non seulement d'actes ou de phantasmes, mais encore de pulsion universelle parfois refoulée, et de besoin d'intimité avec une personne du même sexe ? Mais chacune de ces acceptions est-elle compatible avec l'idée que l'homosexualité est « une forme fondamentale de la *sexualité* humaine » (p. 160, c'est moi qui souligne), ou faudrait-il, pour cela, jouer aussi simultanément sur plusieurs sens du mot « sexualité » ? N'importerait-il pas à tout le moins, pour sortir de la confusion et cesser de confondre l'amour, la tendresse, les simples marques d'affection et les rapports sexuels (réels ou souhaités), recourir à la distinction, même si elle ne va pas sans problèmes, entre l'*homosocialité*, qui désigne toute la gamme des liens entre personnes du même sexe, et l'*homosexualité*, qui renvoie à cette portion du continuum homosocial ayant trait à la sexualité génitale (Crowley 1987 : 302) ? Et si, pour être « pédophile », il suffit de câliner, de pouponner et de caresser son enfant (Badinter 1992 B : 11), ne faudrait-il pas en prévenir au plus tôt les juges, surtout si l'on pense (1992 D : 55) « qu'il y a des limites, dans les contacts physiques avec ses enfants, à ne pas transgresser », et qu'en conséquence on prétend ne pas « plaider pour le père pédophile » ?

L'homosexualité suscite souvent l'homophobie, laquelle, selon Badinter, a partie liée avec la misogynie dans le sentiment d'identité masculine. « L'homophobie, écrit-elle (p. 174), est la haine des qualités féminines chez les hommes alors que la misogynie est la haine des qualités féminines chez les femmes ». Définitions surprenantes. La misogynie, en effet, est plutôt définie comme la haine des femmes (Warren 1980 : 332). Quant à l'homophobie, elle désigne couramment la crainte irrationnelle ou l'intolérance de l'homosexualité ou des personnes homosexuelles (Herek 1986 :

563). L'inconvénient de définitions aussi restrictives que celles de Badinter[8], c'est de soulever implicitement toute une série de questions auxquelles on répond d'autant moins qu'on ne les formule pas : comment appellera-t-on la haine des qualités masculines chez l'homme d'une part, chez la femme d'autre part ? celle des hommes en général ? celle des femmes en général ? et celle des femmes homosexuelles, ainsi que des homosexuels en général ? Faut-il préciser que l'incidence politique de ces questions n'est pas nulle ? Telle que la définit Badinter, l'homophobie ne devrait en effet menacer que les homosexuels mâles efféminés, ce qui n'est évidemment pas le cas.

3. *Les problèmes liés au contenu : aspect substantiel*

En ce qui a trait, maintenant, à la substance du contenu, nous soulèverons quelques problèmes relatifs au champ des études sur l'homme, à la terminologie de base de l'ouvrage, puis à ses concepts fondamentaux, ceux de féminité et de masculinité, et au contexte social de l'avènement de l'homme nouveau.

Le champ des études sur l'homme

Badinter attribue aux Américains[9] la création des « Men's Studies » (p. 18-19), auxquels elle assigne différentes thèses : considérer l'homme comme une norme, c'est occulter ses particularités

8. En fait, ces définitions sont empruntées à Cooper Thompson (1987 : 156). Badinter se réfère à cet article deux lignes plus haut, sous forme de citation, de sorte qu'on n'a aucun moyen de savoir qu'elle continue ensuite à le paraphraser. À noter qu'en entrevue (1992D : 57), elle s'exprime de façon beaucoup plus conventionnelle : « Misogynie et homophobie, mépris des femmes et haine des homosexuels, sont les deux faces de la même médaille. » À noter aussi que l'utilisation qu'elle fait par ailleurs du texte de Thompson est plutôt paradoxale. Au terme d'un exposé sur les dangers de la virilité (p. 210-216), elle déclare que certains auteurs reconnaissent qu'il est urgent d'enseigner aux garçons un modèle de virilité faisant place à la vulnérabilité ; suit alors une citation sur la nécessité de leur apprendre à exprimer leurs émotions, à demander de l'aide, à être maternels (« nurturant » !) et coopératifs, à résoudre les conflits de façon non violente, à accepter certains comportements et attitudes censés être féminins afin de réduire homophobie et misogynie, bref, à aimer d'autres garçons et les filles. Sans insister sur le fait que cette « citation » a délesté le texte originel, sans avertissement, d'une trentaine de mots, on peut s'étonner que le même article du même auteur soit évoqué (p. 230-231) pour illustrer la position des combattants « d'arrière-garde ou non » qui semblent faire encore l'apologie de l'homme mou ; en l'occurrence, Thompson suggérerait « d'élever les garçons comme les filles », considérées comme naturellement plus tendres et coopérantes. Or, en fait, Thompson dit seulement, par citation interposée, qu'il faudrait socialiser les garçons « *more* like girls » (p. 158 ; c'est moi qui souligne), après avoir précisé qu'il n'est pas nécessaire « to completely disregard or unlearn what is traditionally called masculine » (p. 157). Dans le même contexte, Badinter prétend que Franklin Abbott (1987B) prône « l'élimination des valeurs viriles », ce qu'il ne fait pourtant ni expressément, ni en substance, puisqu'il met en fait l'accent sur ces hommes qui ont appris qu'il y a d'autres possibilités pour eux que la guerre, la compétition et la domination, qu'il faut savoir assumer ses héritages paternel et maternel, trouver une façon positive d'être homme et de devenir complet. Quant à Marc Chabot, il est censé réclamer la mise à mort du « genre » masculin (p. 230) au profit d'un « genre flou » qui, selon Badinter (p. 250), ne correspond pas à l'être humain androgyne. Pourtant, ce que Chabot (1992A) appelle le « genre masculin », c'est tout simplement ce que Badinter nomme « l'homme dur », et ce qu'il réclame, c'est que l'on donne à l'homme « la chance d'être un peu plus femme de temps en temps » ; non pas de devenir une femme, ce qui serait ridicule, mais de s'habituer à vivre avec les deux sexes en lui : en homme réconcilié ?

9. La civilisation anglo-saxonne, soutient-elle, a toujours été obsédée par la virilité, ses hommes ont été confrontés à d'autres femmes que les Français, et ils ont eu affaire à un féminisme beaucoup plus radical et plus puissant, de sorte que la virilité est moins contestée « de ce côté de l'Atlantique », où la violence est moins grande et où les sexes ont moins peur l'un de l'autre. Cette situation particulière de la France est tellement soulignée (*cf.* aussi p. 29, 32, 35, 42, 137, 213, 216, 217, 224) qu'elle finit pas s'apparenter au chauvinisme. L'impression de moindre violence en France pourrait par ailleurs résulter d'une absence de compilation adéquate concernant un phénomène jusque-là occulté : *cf.* Welzer-Lang 1992B : 130.

(p. 22-23) ; il faut rejeter l'idée d'une masculinité unique au profit de celle de la plasticité humaine (p. 48) ; il existe une relation entre la masculinité et le refoulement d'une partie de soi, d'où un déni de la bisexualité engendrant un homme fragmenté (p. 186). Mais cette vision unificatrice centrée sur une appellation conjoncturelle ne donne peut-être pas une idée très juste de la diversité des études sur l'homme. Clatterbaugh (1990), par exemple, distingue six perspectives préoccupées par la masculinité : la perspective conservatrice, la perspective proféministe, la perspective des Droits de l'Homme, la perspective spiritualiste, la perspective socialiste, et les perspectives propres à un groupe. La perspective proféministe comporte deux sous-orientations, l'une radicale, l'autre libérale, et c'est cette dernière qui fut à l'origine des « Men's Studies ». Faute de recourir à de telles distinctions, Badinter ne nous permet pas de nous faire une idée claire des relations entre ces diverses orientations, et des enjeux qui les parcourent. Ainsi, si la sociobiologie relève du différencialisme de « l'éternel masculin » (p. 42), et si les « Men's Studies » favorisent le constructivisme de la « masculinité éclatée » (p. 48), où situer un auteur comme Robert Bly ? En réclamant de nouveaux rites d'initiation, écrit Badinter (p. 146), il oublie que ces rites impliquent toujours une opposition radicale aux femmes, soutenue par des sentiments de supériorité et de mépris, et que la masculinité multiple d'aujourd'hui, indissolublement liée au féminin, est bien différente de celle d'hier. Bly, un adepte de l'éternel masculin ? Bly, un disciple ou un sympathisant des sociobiologistes ? Pourtant, dans un texte auquel se réfère Badinter (p. 225), Bly (1987 : 166) n'affirme-t-il pas que l'homme américain des années 1950 manquait d'une certaine dimension féminine ? Bly n'est pas, nous assure Clatterbaugh[10], un conservateur, et, même si son approche n'est pas féministe, elle n'est pas non plus anti-féministe, elle ne renie pas le côté féminin de l'homme. En fait, la conception de Bly ne relève ni de la perspective conservatrice dont la sociobiologie est une sous-orientation, ni de la perspective proféministe, mais de la perspective spiritualiste.

Pour Badinter, « [l]es Gay's Studies » [*sic*] sont l'ensemble des travaux – souvent très remarquables – sur l'homosexualité, son histoire, sa nature ou sa sociologie » (p. 170). Fort bien. Mais où les situer par rapport aux « Men's Studies[11] » ? Ailleurs (p. 219), elle déclare que certains hommes sont devenus féministes pour des raisons morales et politiques, et que les militants des Droits de l'Homme, les pacifistes et les écologistes furent parmi les premiers à critiquer les valeurs masculines. Cela fait-il d'eux des adeptes des « Men's Studies » ? Il n'est peut-être pas sans intérêt de souligner que l'une des perspectives répertoriées par Clatterbaugh est celle des défenseurs des « Droits de l'homme », dont plusieurs dénoncent « le traitement injuste des hommes par les femmes et par le mouvement féministe »[12]. Clatterbaugh (1990 : 153) ajoute que certains programmes des « Men's Studies » sont devenus un forum pour ces derniers. Bien entendu, Badinter et Clatterbaugh ne parlent pas des mêmes « Droits de l'H/homme » mais, au-delà du risque de confusion, l'existence d'un groupe ainsi nommé et sa présence dans les « Men's Studies » ne nous interdisent-elles pas toute vision unilatérale de ces dernières ? Il est vrai que quelques-uns des auteurs utilisés par Badinter pourraient à prime abord donner l'impression d'un certain monolithisme des « Men's Studies ». Catharine Stimpson (1987), par exemple, les présente comme un complément des « Women's Studies » et soutient que les unes et les autres considèrent que la masculinité et la féminité sont les produits non de Dieu ou de la nature, mais de processus historiques. De même Harry Brod (1987B, 1987C), qui admet aussi le rôle complémentaire des « Men's Studies », et qui les définit comme « l'étude des masculinités et des expériences de l'homme en tant que formations sociales, historiques et culturelles spécifiques et variables », les présente de façon unifiée, en leur

10. *Op. cit.*, p. 85-103.

11. Pour Clatterbaugh (1990 : 129-139), elles relèvent des perspectives propres à un groupe, tout comme le point de vue des Noirs.

12. Clatterbaugh 1990 : 73-74 ; ma traduction.

assignant une série de thèmes et de thèses. Pourtant, Stimpson reconnaît que pour certains adeptes des « Men's Studies », c'est la nature qui exige que les mâles deviennent masculins, et les femelles, féminines. Quant à Brod, il distingue néanmoins les groupes des Droits de l'Homme, du mouvement des hommes proféministe ; il reconnaît qu'au début plusieurs auteurs faisaient de l'homme une victime de forces impersonnelles de socialisation ; et il signale qu'il est de plus en plus difficile de démarquer avec précision les « Gay studies » des « Men's Studies ». Et Stimpson et Brod mettent l'accent sur une orientation proféministe majoritaire des études sur l'homme, mais sans occulter l'existence d'autres courants.

La terminologie de base

Le champ des études sur l'homme est donc plus diversifié que ne le suggère Badinter. Cette diversification entraînant le risque d'une certaine confusion dans la terminologie de la recherche, on s'attend à ce qu'un ouvrage qui manipule une documentation aussi abondante que le sien accorde un soin tout particulier à ses termes de base. Badinter aurait pu le faire, quitte à les emprunter à Robert Stoller (1989 : 21) :

> [...] *sexe* (état de mâle et état de femelle) renvoie à un domaine biologique quant à ces dimensions – chromosomes, organes génitaux externes, gonades, appareils sexuels internes (par exemple, utérus, prostate), état hormonal, caractères sexuels secondaires et cerveau ; *genre* (identité de genre) est un état psychologique – masculinité et féminité[13].

D'une part, donc, le sexe, mâle ou femelle, et d'autre part le « genre[14] », masculin ou féminin. La langue française répugne malheureusement à l'emploi des mots « mâle » et « femelle » dans le cas des êtres humains (Hurtig et Pichevin 1986 : 16-17), de sorte que les adjectifs « masculin » et « féminin » sont souvent employés tant au niveau biologique que sur le plan psychologique. Ainsi, tout le chapitre de *XY* sur le dualisme sexuel (p. 61-71) les utilise surtout au premier niveau : il y est question, par exemple, de ce que nous enseigne la génétique sur la fragilité et le caractère second de la « différence masculine », ou du gène SRY qui déclenche le « processus de masculinisation », mais dont le dysfonctionnement engendre un fœtus « féminin ». À l'inverse, et nonobstant la répugnance sus-mentionnée, Badinter recourt à l'occasion aux termes biologiques lorsqu'il s'agit de la dimension psychologique : ainsi (p. 175), elle parle d'identification « mâle » et d'identification « femelle » dans un passage consacré à l'identité masculine. Il arrive (p. 113) aux deux niveaux terminologiques de fréquenter la même phrase : « [...] l'enfant féminin de la mère doit d'abord mourir pour que puisse naître l'enfant mâle ». Si cet exemple en est un où la double terminologie affecte un même niveau (en l'occurrence psychologique), parfois, c'est une terminologie unique qui joue simultanément sur deux plans. Ainsi :

---

13. Badinter (p. 56, n. 5) reconnaît que, pour décrire le sentiment d'identité sexuelle, « [...] l'américain dispose d'un vocabulaire plus précis que le nôtre ». Elle ajoute que, dès 1963, Robert Stoller a demandé qu'on distingue le sexe, le genre et le noyau d'identité de genre. Suit une définition de chacun de ces termes qui doit relever de la paraphrase, puisqu'elle n'est pas encadrée de guillemets. L'articulation du genre entre la masculinité et la féminité n'y est cependant pas mentionnée. Aucune référence précise n'est fournie. La bibliographie ne comporte aucune référence à un quelconque texte de Stoller datant de 1963.

14. Emprunté à l'anglais, le mot « genre » est malvenu en français, à cause de sa polysémie et de son faible rendement dérivatif (on n'ose guère, par exemple, utiliser l'adjectif « générique », et l'on parle d'une « identité de genre » plutôt que d'une « identité générique » : *cf. XY*, p. 149). À l'occasion, son emploi crée des expressions ambiguës hors contexte, comme « éliminer le "genre" masculin » (*XY*, p. 230), ou « l'apologie du genre neutre » (Badinter 1992B : 6). Il me semble plus opportun de distinguer l'identité sexuelle (mâle ou femelle), de l'identité sexuale (masculine ou féminine), ce qui permet, par exemple, d'appeler sexualisation le processus d'acquisition de cette dernière.

> Alors que l'Y symbolise la différence sexuelle masculine et elle seule, sa présence, nécessaire pour « faire » un homme, est loin d'être suffisante pour définir l'identité masculine (p. 62).
>
> Nous savons à présent que le sexe masculin, caractérisé par le chromosome Y, est transmis par le père. C'est lui, le géniteur ou tout autre homme (voire un groupe d'hommes) incarnant l'image du père, qui doit achever le processus de différenciation masculine (p. 107).

Le résultat de cette terminologie flottante, c'est qu'il vient des moments où l'on ne sait plus de quoi l'on parle. Ainsi, à propos de la sexualité « mâle » « normale », et en paraphrasant sans doute Jeffrey Weeks, Badinter écrit (p. 156) :

> On créa le concept d'*hétérosexualité* pour décrire cette normalité qui postulait une différence radicale entre les sexes en même temps qu'elle liait de façon indissoluble l'identité de genre (être un homme ou une femme) et l'identité sexuelle.

L'identité sexuelle n'est-elle pas aussi ce par quoi un être humain est un homme ou une femme ? Pourquoi associer ces termes, plutôt que ceux de masculinité et de féminité, à « l'identité de genre » ? Plus loin (p. 247) :

> Or l'androgyne humain ne se conçoit qu'après le long détour de l'acquisition de son identité sexuelle. On ne naît pas homme, on le devient et c'est seulement alors qu'on peut retrouver l'autre, et prétendre à l'androgynat qui caractérise l'homme réconcilié et achevé.

Dans le premier de ces deux textes, l'expression « identité sexuelle » a nécessairement un sens biologique (le fait d'être mâle ou femelle), sinon il y aurait confusion entre le sexe (l'identité sexuelle) et le « genre » (l'identité sexuale). Mais dans le second, la même expression concerne la dimension psychologique de l'identité humaine : comment s'y retrouver ? Un peu plus loin (p. 249), Badinter déclare :

> L'androgyne moderne ne résulte ni d'une conjonction des deux sexes ni d'une fusion qui les élimine[15]. L'être humain potentiellement bisexuel n'est pas d'emblée androgyne. Contrairement à l'hermaphrodite qui exhibe les deux sexes à la naissance, le petit de l'homme naît dans l'indétermination sexuelle et ne peut faire l'économie de l'apprentissage successif de la féminité et de la masculinité.

Si le sexe est biologique, quel sens y a-t-il à parler d'une fusion qui éliminerait les deux sexes, transformant l'androgyne en être asexué ? Quel sens y a-t-il à opposer les deux sexes de l'hermaphrodite à « l'indétermination sexuelle » du « petit de l'homme » : celui-ci naîtrait-il donc sans organes génitaux ? Le « petit de l'homme », faudrait-il dire, naît en fait, sauf de rarissimes exceptions, dans la *détermination sexuelle* (il est mâle ou femelle), mais dans l'*indétermination sexuale*[16] (il lui reste à devenir masculin et/ou féminin).

Les concepts fondamentaux : masculinité et féminité

Mais qu'est-ce que la masculinité et la féminité ? Les concepts fondamentaux de *XY* sont-ils moins flous que sa terminologie, ou au contraire contaminés par l'imprécision de celle-ci ?

L'ouvrage ayant pour sujet l'identité masculine, on pourrait supposer que le concept de féminité ne saurait y occuper une position centrale, et comprendre que Badinter ne se soit guère souciée de

---

15. Quelques pages auparavant, elle avait aussi distingué l'androgynie et l'homme efféminé, en signalant que cette confusion perdure encore aujourd'hui. On la retrouve en effet même sous la plume d'un de ses critiques (Pascal Bruckner), lorsqu'il affirme que le troisième homme dont Badinter trace le portrait est « terriblement viril et androgyne ».

16. La terminologie anglophone transposée en français devrait ici parler d'une « indétermination générique »...

l'élaborer pour lui-même. Pourtant, si « [...] la masculinité est un concept relationnel, puisqu'on ne la définit que par rapport à la féminité » (p. 24)[17], peut-on vraiment comprendre la première sans délimiter soigneusement la seconde ? La question surprendra moins si on se donne la peine de distinguer les plans biologique et psycho-comportemental : l'homme étant, par définition, un mâle, point n'est besoin, pour le caractériser biologiquement, d'insister sur la femellité (ce par quoi la femme est femelle) ; par contre, si l'on soutient que l'homme véritable est androgyne, c'est-à-dire à la fois masculin et féminin, ne devrait-on pas se préoccuper également de ces deux notions ? Tel n'est pourtant pas le cas, la féminité n'étant abordée que comme contrepartie, sinon comme repoussoir, de la masculinité. Ce qui pose plus d'un problème.

L'un d'eux a été relevé avec humour par Marie-Blanche Tahon (1992). Pour expliquer les difficultés de la différenciation « masculine », Badinter (p. 73-77) affirme que la particularité du garçon d'être nourri physiquement et psychiquement par une personne du sexe opposé détermine son destin de façon plus complexe et plus dramatique que celui de la fille. Bien sûr, on ignore jusqu'à quel point la pré-histoire intra-utérine du fœtus détermine la vie de l'individu, et si elle laisse en lui une empreinte féminine indélébile. Mais certains psychologues ont retenu ce concept d'empreinte pour décrire l'influence de la mère sur son petit, et l'attachement de celui-ci pour elle. Durant les premiers mois, il vit en symbiose avec elle, en état de dépendance absolue, et ne se différencie d'elle que tout doucement. Cette relation, qui laissera des traces indélébiles dans le psychisme de l'adulte, n'a pas les mêmes conséquences pour le garçon et pour la fille : pour elle, il s'agit d'une identification avec son propre sexe, alors que pour lui, c'est une inversion des rôles ultérieurs :

> Imprégné de féminin durant toute sa vie intra-utérine, puis identifié à sa mère aussitôt né, le petit mâle ne peut se développer qu'en devenant le contraire de ce qu'il est l'origine (p. 77).

Tout se passe, signale Tahon, comme si la génitrice transmettait de la féminité par capillarité, comme si l'utérus était une fabrique de microbes féminins qui contaminent le fœtus masculin. Mais il faut en outre se demander de quelle nature est cette empreinte « féminine » indélébile (biologique et/ou psychologique), et constater que l'ambiguïté de la terminologie crée en ce contexte une impression de continuité d'autant plus arbitraire que ce qui relevait à prime abord de la spéculation (« [...] jusqu'à quel point cette pré-histoire détermine la vie de l'individu, nous ne le savons par encore ») est ensuite présenté comme un fait (le petit mâle est imprégné de féminin durant toute sa vie intra-utérine).

Dans ce passage, Badinter soutient également que le développement identitaire du garçon est plus difficile que celui de la fille. Un peu plus loin, elle ajoute que la relation homosexuelle entre la mère et la fille augmente le sentiment d'identité de cette dernière. Elle va même jusqu'à soutenir (p. 277-278) que Dieu, en accordant aux femmes le pouvoir de naître d'un ventre du même sexe, leur a épargné « tout un travail de différenciation et d'opposition qui marque de façon indélébile le destin masculin », et que tant que les femmes accoucheront les hommes, « il sera toujours un peu plus long et un peu plus difficile de faire un homme qu'une femme ». Non seulement l'influence de la vie intra-utérine est-elle à nouveau prise pour acquise dans la plus totale confusion entre les niveaux biologique et psychologique, non seulement le recours à Dieu suggère-t-il qu'il serait sacrilège d'attenter à ce « destin masculin », mais encore ce qu'il faudrait alors considérer comme le « destin de la femme » souffre d'une ambiguïté fondamentale, dans la mesure où l'on ne distingue

17. Quelques lignes plus loin, Badinter fait pourtant de la masculinité une « qualité de l'homme », et elle ajoute que lorsque la féminité change, la masculinité est déstabilisée : se peut-il donc que la féminité change sans échange ? Si les deux concepts sont relatifs, la masculinité ne peut pas plus être une qualité de l'homme que la féminité, une qualité de la femme.

pas le processus d'identification par lequel la fillette se découvre comme sa mère, du processus d'individuation par lequel elle se sépare néanmoins d'elle. D'ailleurs, cette identification n'est peut-être pas aussi simple que ne le suggère Badinter. C'est du moins ce que soutient Christiane Olivier (1984 : 202) :

> [...] il faut se souvenir que la fille a eu, en venant au monde, une difficulté particulière à se reconnaître « femme » tant son corps a été dissemblable de celui de sa mère jusqu'à la puberté, et tant le désir du sexe opposé, c'est-à-dire de son père, lui a fait défaut, l'empêchant de constituer sa structure œdipienne (toujours remise à plus tard et qui ne trouve jamais que demi-solution, même dans l'union adulte avec l'homme).

Elena Gianini Belotti (1980 : 59) soutient, de son côté, que les rapports mère-fille sont « plus problématiques que les rapports mère-fils dès les premiers mois de la vie, et se configurent selon des conflits typiques », de sorte que l'identification de la fille à la mère est le résultat d'une contrainte qui commence dès l'allaitement. S'appuyant sur Belotti, Olivier (1985 : 67) n'hésite pas à inverser par anticipation la position de Badinter et à soutenir que le drame de la fillette est que son corps n'est comme celui de personne, qu'elle n'est reconnue « fille » que sous certaines conditions, et qu'elle aura toujours des preuves à fournir de sa féminité, « alors que le garçon est reconnu garçon uniquement à cause de son sexe ». Cette dernière proposition serait excessive si elle outrepassait le plan biologique, mais l'ensemble du propos, faisant contrepoids à celui de Badinter, nous permet de pressentir que les choses ne sont pas toujours aussi simples que ne le propose cette dernière. Ce dont elle semble s'être finalement avisée en avouant, en entrevue (1992E) :

> J'ai peut-être trop laissé entendre jusqu'à aujourd'hui que l'on pouvait acquérir une identité, fut-elle [*sic*] féminine, comme ça d'un claquement de doigt. Au contraire, c'est une grande épreuve.

Cette concession ne l'empêche pas de maintenir que la sexualisation du garçon est plus difficile que celle de la fille, mais le fondement de cette difficulté, cette protoféminité qui oblige le garçon à franchir trois étapes plutôt que deux pour accéder à l'androgynie, est pour le moins discutable.

À plusieurs reprises[18], en énumérant des caractéristiques censément féminines, Badinter mentionne en effet la passivité. Or, « [d]ès la naissance, le bébé mâle est naturellement en état de passivité primaire, totalement dépendant de celle[19] qui le nourrit » (p. 75). Et si, pour la fille, cette expérience constitue la base de son identification à son sexe, elle est, pour le garçon, une inversion des rôles ultérieurs :

> Pour devenir un homme, il devra apprendre à se différencier de sa mère et à refouler au plus profond cette passivité délicieuse où il ne faisait qu'un avec elle (p. 76).

Si l'association de la féminité et de la passivité d'une part, de la masculinité et de l'activité d'autre part, était une simple affaire de convention linguistique, on aurait peut-être moins l'impression que Badinter contribue au maintien des stéréotypes les plus éculés. Mais il s'agit de la fille et du garçon, et de la nécessité pour ce dernier d'inverser sa « protoféminité », ce qui suggère que la fille, elle, n'a pas à opérer cette transformation, et qu'elle peut s'installer dans sa féminité, c'est-à-dire dans la passivité. Bien sûr, Badinter déclare plus loin que « [l]e monopole de l'activité par les mâles ne vient pas d'une nécessité sociale » (p. 89), mais sans tirer les implications de cette

18. Par exemple, p. 79, 149 et 266.

19. Pourquoi « *celle* qui le nourrit » ? Cela est d'autant plus surprenant que Badinter conteste par ailleurs (p. 102-106) la théorie de l'instinct maternel, en vertu de laquelle seule la mère, biologiquement déterminée à cela, peut s'occuper de l'enfant.

remarque pour le développement des enfants des deux sexes. Au contraire même, à en juger par son recours à Guy Corneau. Dans *Père manquant, fils manqué*, Corneau écrit :

> [...] en ce qui se rapporte à l'identité sexuelle, nous pourrions dire que si la femme « est », l'homme, lui, doit être « fait ». En d'autres mots, les menstruations, qui ouvrent à l'adolescente la possibilité d'avoir des enfants, fondent son identité féminine ; il s'agit, pour ainsi dire, d'une initiation naturelle qui la fait passer de l'état de fille à celui de femme ; par contre, chez l'homme, un processus éducatif doit prendre la relève de la nature *afin de briser l'identification première avec la mère*[20].

Mais pourquoi l'apparition du sperme, qui ouvre à l'adolescent la possibilité d'engendrer des enfants, ne fonde-t-elle pas son identité « masculine » et ne le fait-elle pas passer de l'état de garçon à celui d'homme ? Pourquoi, chez la femme, nul processus éducatif ne doit-il prendre la relève de la nature ? La femme est donc, par définition, une mère, rien qu'une mère, tandis que la clef de l'insertion dans la société, à savoir le processus éducatif, est réservée aux hommes ? De sorte que la scission entre la sphère privée, réservée aux femmes, et le domaine public, ouvert aux hommes, serait fondée en nature ? Aucune de ces implications n'est mentionnée par Badinter, qui se contente, après avoir cité le texte, de souligner que le devenir-homme est une fabrication volontariste, et qu'on peut se demander avec Corneau « [...] si la masculinité des fils s'éveillerait jamais si elle n'y était pas forcée à un moment déterminé de son développement » (p. 108)[21].

Une fabrication volontariste ? L'imprécision du vocabulaire devient ici encore plus problématique. La « différence masculine » sur laquelle nous renseigne la génétique, le « processus de masculinisation » déclenché par le gène SRY, et la « différence sexuelle masculine » symbolisée par Y sont-ils le résultat d'une telle fabrication ? Badinter ne soutient évidemment pas pareille thèse : ce n'est pas la « mâlité[22] » qui est fabriquée volontairement, mais la masculinité. Cependant au-delà de l'ambiguïté terminologique, une certaine confusion persiste même au niveau psychologique. Prétendre que les rites d'initiation sont « une des réponses possibles à un besoin universellement ressenti par l'enfant mâle : être reconnu comme un homme [...] » (p. 118), n'est-ce pas suggérer l'existence d'une essence de la masculinité qui cherche à s'exprimer par la différenciation ?

---

20. Corneau 1989 : 21 ; cité par Badinter p. 108, en ajoutant un « qui » (« la femme qui *est* ») et en supprimant, toujours sans l'indiquer, le début de la première phrase, les mots « pour ainsi dire », et la fin de la dernière phrase (que j'ai soulignée). Cette dernière coupure est cruciale : au lieu de limiter le débat aux moyens de briser l'identification première avec la mère, elle l'ouvre à tout le réseau des activités imparties aux hommes et aux femmes.

21. Badinter cautionne-t-elle donc le stéréotype féminin ? Dans une section consacrée au « bon père », elle-même insérée dans la description de la révolution paternelle qui est censée engendrer l'homme réconcilié, elle rapporte (p. 266) que le père-mère se comporte différemment selon que le bébé est mâle ou femelle : contrairement à la mère, qui traite garçon et fille de la même façon, il est plus préoccupé de la virilité de son bébé mâle, dont il encourage les « attitudes viriles » comme l'activité physique, l'indépendance, l'exploration, « alors qu'il est plus caressant avec sa fille dont il stimule les caractères féminins : douceur, passivité, tranquillité [...] ». Un peu plus loin (p. 267), Badinter ajoute que, dès dix-huit mois, le fils recherche activement la présence du père, l'imite et le préfère, et que cela « n'a rien à voir avec une attitude féminine, passive, ni avec l'amour qu'il porte à sa mère » ; mais que cela puisse découler du fait que le père passe plus de temps avec lui et le stimule davantage que sa fille, plutôt que d'une tendance naturelle, cela ne nous est pas suggéré. La révolution paternelle a-t-elle donc pour objectif de former des filles passives et des garçons actifs ? Comment cela est-il conciliable avec l'éloge final (p. 276-277) des « vertus masculines » qui ne s'acquièrent « ni passivement ni facilement » et qui, comme les « vertus féminines », appartiennent « à tout être humain » ?

22. *Cf.* Hurtig et Pichevin (1986 : 17) : « [...] nous avons traduit [*maleness* et *femaleness*] par les néologismes « mâlité » et « femellité » pour leur conserver leurs connotations biologiques et les distinguer de masculinité/féminité qui relèvent du genre ». Paradoxalement, ces auteurs traduisent pourtant « male » et « female » par « sexe masculin » et « sexe féminin » ; cette ambiguïté est toutefois moindre si l'on maintient rigoureusement la convention que l'emploi du mot « sexe » commande, sauf avis contraire, une isotopie biologique.

De même, tout le discours sur la nécessité, pour le garçon, de s'extirper de sa « protoféminité » pour établir sa personnalité propre ne renvoie-t-il pas à une norme de la masculinité qu'il faudrait à tout prix actualiser ? Or l'essence bascule du côté de la norme si l'on constate que les exemples illustrant le « besoin universellement ressenti par l'enfant mâle » témoignent au contraire d'une contrainte exigeante à laquelle il est soumis : chez les Sambia (p. 126-127), on utilise la force au besoin pour contraindre l'enfant à mettre une flûte dans sa bouche, et « [...] les pressions sociales les plus fortes sont exercées sur les garçons pour qu'ils se conforment à leur rôle fellateur », tandis que, dans le cas de la pédagogie homosexuelle grecque (p. 129), c'est « [...] de gré ou de force » que « l'homme adulte enseigne au plus jeune la maîtrise de soi qui définit la virilité ». En d'autres termes, la masculinité n'est pas le fruit d'une aspiration naturelle ou d'un choix volontaire du sujet mâle, mais une contrainte qui est imposée à celui-ci. Pourquoi ? Reprenant les propos de Maurice Godelier (cité p. 125), Badinter signale que, chez les Baruya et les Sambia, l'initiation a pour but de faire croître les garçons « [...] plus grands que les femmes, et aptes à les dominer ». Cette explication aurait-elle une portée plus universelle ?

Que la domination de l'homme et son sentiment de supériorité sur la femme constituent en dernière analyse l'ultime critère de la masculinité, Badinter le souligne à plusieurs reprises dans *XY*[23]. Elle y insistait déjà dans sa préface à *Qu'est-ce qu'une femme ?* (1989 : 43-4) :

> Que perdraient donc les hommes à l'égalité des sexes ? Leur pouvoir millénaire sur les femmes, mais aussi leur précieux sentiment de supériorité. Et si ce dernier conditionnait le sentiment d'identité masculine ? Si les hommes avaient un besoin vital de dominer pour exister en tant qu'hommes, qu'adviendra-t-il d'eux le jour où les femmes ne les reconnaîtront plus pour maîtres ? N'éprouveront-ils pas à leur égard de la méfiance et de la rancœur ? Un autre genre de guerre des sexes.

Pour éviter cette guerre et promouvoir efficacement l'avènement de « l'homme réconcilié », ne faudrait-il pas analyser soigneusement les composantes de la domination et du sentiment de supériorité, ainsi que leur rapport à la masculinité d'une part, et à l'homme en tant que tel d'autre part ?

Une telle analyse fait pourtant défaut. La thèse que le statut de dominant constitue « l'essence du sentiment d'identité masculine » (p. 129) est au contraire embrouillée par plusieurs passages qui, limitant la portée de cette domination, oblitèrent son caractère « essentiel ». En énumérant les aspects « positifs » de la masculinité traditionnelle (p. 175), Badinter y inclut la domination sociale d'hommes adultes sur d'autres hommes[24]. À propos des rites d'initiation (p. 119), elle rappelle

---

23. Par exemple, p. 17-18, 48-49, 128-129, 149.

24. Voici le passage en question (p. 175) : « Nul doute que la masculinité traditionnelle comporte aussi des aspects positifs, tels que le statut, le succès, l'endurance, l'indépendance, ou la domination sociale d'hommes adultes sur d'autres hommes, et leurs relations sexuelles avec les femmes. » Une note suggère que cette énumération paraphrase un article de G. Herek, dont voici maintenant le propos intégral (Herek 1986 : 568) : « Heterosexual masculinity embodies personal characteristics such as success and status, toughness and independence, aggressiveness and dominance. These are manifest by adult males through exclusively social relationships with men and primarily sexual relationships with women ». La traduction de « toughness » par « endurance » n'est certes pas très heureuse (il s'agit plutôt d'un homme *dur*, ou *rude*), mais le principal problème vient plutôt du décalage entre l'original et la paraphrase. Pourquoi celle-ci supprime-t-elle, de la liste, l'agression ? Et pourquoi présente-t-elle la domination de l'homme par l'homme, et ses relations sexuelles avec les femmes, simplement comme deux traits positifs supplémentaires, alors qu'il s'agit des lieux d'application soit de l'ensemble de ces caractéristiques, soit des deux dernières ? Dans un cas comme dans l'autre, il y a contresens : on oblitère l'idée que l'agressivité et la domination, sinon également le succès, le statut, la rudesse et l'indépendance, s'exercent tant dans les relations (surtout) sexuelles avec les femmes, que dans les rapports sociaux avec les autres hommes. À noter de plus que le lecteur n'a aucun moyen de savoir que presque toute la suite du paragraphe, qui énumère les aspects différentiels de l'identité masculine hétérosexuelle, est encore une paraphrase de

que, dans les pensionnats anglais, les enfants de la « gentry » subissaient un cruel bizutage, « [...] seul moyen d'en faire des hommes dignes de diriger l'Empire Britannique ». Le principe de l'éducation homosexuelle en Grèce, dit-elle un peu plus loin (p. 125), était qu'un homme adulte, citoyen digne de sa qualité, transmette à un élève proche de la maturité civique sa vertu, son mérite, son courage, son intelligence et son honneur. Mais comme tous les hommes de la Grèce n'étaient pas des citoyens, ces trois passages suggèrent en fait que la domination est l'apanage d'un petit groupe d'hommes privilégiés qui en dominent d'autres. S'ensuit-il que ces derniers ne seraient pas « masculins » ? Badinter rapporte (p. 144) un propos en vertu duquel le système patriarcal « [...] n'implique pas seulement la domination des hommes sur les femmes, mais une domination intra-masculine où une minorité fait la loi à la majorité ». Faudrait-il tirer de cette allusion très circonstanciée[25] une théorie de la double domination en vertu de laquelle la femme serait la dominée du dominé, de sorte que tout homme, ayant part à au moins un niveau de domination, serait assuré de sa masculinité ?

En ce cas, la masculinité ne se définirait pas par la domination comme telle, mais seulement par la domination de l'homme sur la femme[26]. Mais si celle-ci résulte d'un « besoin vital », pourquoi faut-il y contraindre les jeunes garçons ? Comment ce besoin vital *de l'homme* est-il conciliable avec l'idée que la masculinité résulte d'une construction sociale plutôt que d'un déterminisme biologique, et qu'elle est accessible aux femmes androgynes ? La domination de l'homme par la femme est-elle impensable[27] ? Si la protoféminité du bébé mâle est une passivité originelle dont il ne s'éveillerait peut-être jamais s'il n'y était contraint, comment celle-ci est-elle compatible avec un quelconque « besoin vital » de domination ?

---

l'article de Herek. Enfin, il est difficile de comprendre comment on peut imputer (p. 172) au même auteur la proposition de ne plus utiliser le mot « homosexuel » que comme adjectif, alors que Herek (p. 569) se contente d'expliquer la différence entre le substantif et l'adjectif, celui-ci décrivant un comportement sexuel dont chacun est capable, celui-là décrivant une identité qui est objet de réprobation dans notre société. Un peu plus loin (p. 570), il précise qu'il ne s'agit pas de minimiser la réalité des identités homosexuelle ou hétérosexuelle, ni de proclamer qu'elles sont de simples fictions dont on peut facilement se débarrasser ; l'important, c'est de se rendre compte qu'il s'agit là de constructions sociales et non d'entités naturelles.

25. Le contexte a trait au sport collectif comme substitut de l'initiation, et le propos en question fait partie du témoignage d'un ex-sportif, Don Sabo (1987), qui assume certaines thèses du féminisme radical.

26. Les deux autres possibilités (la domination d'une minorité d'hommes sur les autres, ou celle-ci jointe à la domination sur la femme) sont également irrecevables, parce qu'elles feraient de la masculinité l'apanage d'un petit nombre de dominants. Mais alors, quelle était la pertinence des développements consacrés à la formation de ceux-ci, qu'il s'agisse des citoyens grecs ou des dirigeants de l'Empire britannique ? Ne faudrait-il pas distinguer l'éducation à la domination politique, de l'éducation à la masculinité (à la domination sur la femme) ?

27. Voir la section (p. 25-27) sur les Précieuses du XVII^e siècle, qui exigeaient de l'homme amoureux « une soumission sans limites, proche du masochisme, [renversant ainsi] le modèle masculin dominant, celui de l'homme brutal et exigeant, ou du mari grossier qui se croit tout permis » ; cette inversion est même présentée comme une solution féministe ! Voir aussi le passage (p. 218-221) sur les femmes « battantes » et « conquérantes » qui ont réveillé leurs « composantes masculines », et contribué ainsi à l'avènement de « l'homme mou » (Badinter ne fait pas le lien entre celui-ci et l'homme délicat des Précieuses). On peut aussi rapprocher de cette perspective le discours même de Badinter (p. 24, 58, 61), lorsqu'il fait des femmes le premier référent de l'humanité, et de l'homme, dont la différence est « seconde », non plus le sexe fort, mais le sexe faible. La femme serait donc le principe de l'humanité ? À cette question d'Isabelle Thardain, Badinter (1993) répond, sans faire la différence entre chromosomes et être humain, entre femellité, féminité et femme, que c'est là une chose qu'elle ne dit pas directement « parce que ce serait une déclaration d'impérialisme insupportable », mais qu'elle dit quand même « de temps en temps d'une façon détournée ». Dans une autre entrevue (1992D) où elle répète que « le chromosome X représente une féminité [*sic*] de base », elle admet pourtant que X est aussi l'humanité, puisqu'il est commun aux deux sexes, mais sans que cela désamorce le discours sur l'homme comme véritable « deuxième sexe ».

Nulle réponse à ces questions. Bien au contraire, les problèmes continuent à s'accumuler. Ainsi, le langage même qui sert à désigner les deux types d'homme mutilé, « l'homme-nœud » ou « l'homme dur » d'une part, « l'homme mou » ou « l'homme torchon » d'autre part, relève du jugement de valeur *a priori*, sinon de la misandrie[28]. Il aurait pourtant été facile d'utiliser une terminologie plus neutre : parler de l'homme *ultra-masculin*, par exemple, ou de l'homme *masculinisé*, en précisant que cette dernière expression connote la fabrication et l'excès, et lui opposer l'homme *féminisé* (avec les mêmes connotations) ou l'homme *démasculinisé*. « L'homme mou », poursuit cependant Badinter (p. 194), « [...] est favorable à l'égalité de l'homme et de la femme dans tous les domaines ». Quelques lignes plus loin, à propos du partage des tâches domestiques dans un couple composé d'une féministe et d'un « homme mou », elle ajoute (p. 195) toujours en paraphrasant Merete Gerlach-Nielsen :

> [...] c'est souvent la conjointe féministe qui impose à son partenaire ce nouveau comportement qui lui est profondément étranger. L'homme se sent atteint dans sa masculinité, son identité chancelle et le plus souvent le couple se dissout.

Mais si l'homme démasculinisé accepte l'égalité des sexes en tous domaines, comment se fait-il que le partage des tâches doive lui être imposé ? La question n'est pas soulevée.

À l'homme « mutilé » devrait succéder l'homme « réconcilié », l'homme androgyne. Mais l'androgynie, nous prévient Badinter (p. 247-249), est le résultat d'un long processus. Jung ne disait-il pas que l'homme ne devient adulte qu'au tournant de la quarantaine ? Moins centré sur lui-même, sur son pouvoir et sa réussite, il peut alors se tourner vers autrui, et faire preuve d'attention, de tendresse, de qualités dites féminines. Badinter rappelle aussi les étapes de la maturité de l'homme telles que les décrit Daniel Levinson : entre 20 et 30 ans, le garçon doit encore contrôler et réprimer sa féminité intérieure, s'affirmer hors du monde familial, dans la vie professionnelle, être reconnu par les hommes comme l'un des leurs et par les femmes comme un être de séduction ; à 30 ans, il s'installe, il travaille dur pour confirmer sa virilité, qu'il a tendance

---

28. Peut-on excuser cette terminologie en l'imputant à la source qu'utilise Badinter ? Il est vrai qu'elle substitue à « homme-nœud » l'appellation « homme dur », mais cette substitution est ambiguë parce qu'une note précise qu'elle emprunte « ce qui suit », c'est-à-dire la présentation liminaire des deux modèles, « à la brillante conférence de Merete Gerlach-Nielsen, "Essai sur l'évolution du rôle masculin au Danemark, 1975-1985" [...] ». Au lieu de nuancer le propos, Badinter le qualifie de « brillant », et elle transcrit sans sourciller le « catalogue des pires stéréotypes masculins », y inclus l'idée que l'homme dur serait un homme « à poils sur la poitrine » (p. 194) ! Or consulter le texte paraphrasé (Gerlach-Nielsen 1986) se révèle encore une fois fort instructif. On y constate tout d'abord que l'auteure danoise substitue elle-même l'expression « homme dur » à celle d'« homme-nœud ». On y constate aussi que ce n'est pas ce dernier en tant que tel qui est un catalogue des pires stéréotypes masculins, mais un personnage de roman. Sans doute peut-on concéder la généralisation opérée par Badinter : si Z, qui est un « homme-nœud », incarne les pires stéréotypes masculins, alors ceux-ci doivent caractériser la classe à laquelle il appartient. Mais voici comment la fin de la citation a été modifiée :

TEXTE DE GERLACH-NIELSEN	TEXTE DE BADINTER
L'homme nœud – cet homme « à poils sur la poitrine », centré sur le pouvoir et l'objectivité, cet homme dur – a été rejeté par les féministes et par un grand nombre de femmes en général.	Cet homme à poils sur la poitrine, centré sur le pouvoir et l'objectivité, a été rejeté par les féministes et par un grand nombre de femmes en général.

Non seulement la version de Badinter n'indique-t-elle pas ses coupures mais, en supprimant les guillemets entourant la référence aux poils, elle nous oblige à imputer à l'auteure danoise un trait caricatural qui est en fait une citation du roman où figurait le personnage de « l'homme-nœud ». Lorsqu'à la fin de la section (p. 196) Badinter qualifie ce bilan de la condition masculine d'excessif et de caricatural, cela suffit d'autant moins à atténuer le malaise créé par ces propos que la dernière page du « bilan » est consacrée non plus à la conférence de Gerlach-Nielsen, mais à un roman (*Journal d'Adam*, de Knut Faldbakken) qui illustre parfaitement, selon Badinter, les deux types d'hommes qu'elle vient d'esquisser.

à confondre avec le tout de sa personnalité[29] ; et c'est vers la quarantaine, une fois ses preuves faites, qu'il peut devenir un humain au sens plein du terme, c'est-à-dire un androgyne. Cependant, la nouvelle masculinité de l'homme réconcilié est liée à une nouvelle forme de paternité : non plus le père absent, mais le père-mère qui sait mobiliser sa « féminité première » (p. 263) et jouer de sa bisexualité pour « materner » le bébé jusqu'au moment où il convoquera sa virilité pour se transformer en père-mentor capable de masculiniser adéquatement son fils. La formulation même de Badinter mérite ici d'être citée :

> L'homme commence sa carrière paternelle avec la naissance de l'enfant. Durant les premiers mois du nourrisson, il est à proprement parler un père/mère, ou si l'on préfère une mère masculine, plus mère que masculine pour satisfaire aux besoins du bébé (p. 263).

Le premier problème est d'établir une corrélation entre cette carrière paternelle et les étapes de la masculinisation. Si, jusqu'à 40 ans, l'homme est accaparé par sa virilité au point de la confondre avec sa personnalité, comment peut-il mobiliser sa féminité première et devenir « père-mère » avant cet âge ? Et si cela lui est malgré tout possible, alors ne faudrait-il pas remettre fortement en question les dites étapes ? Cela serait d'autant plus nécessaire que, dans le cas contraire, à moins que les hommes ne commencent à procréer qu'à 40 ans, c'est toute la « révolution paternelle » qui risque de se trouver en manque de pères-mères.

D'autre part, si l'homme peut devenir une « mère » masculine, la femme est sans doute une mère féminine. Si le mot « mère », dans les deux cas, signifie simplement un rôle qui consiste à donner des soins à un enfant, les adjectifs « masculin » et « féminin » renvoient alors au fait que ce rôle est assumé dans un cas par l'homme, dans l'autre, par la femme. Mais l'homme, pour jouer ce rôle, doit mobiliser sa féminité première : il est donc une mère masculine féminine. Mais puisque donner des soins est une activité et que l'activité connote la masculinité, la femme serait donc une mère féminine masculine ? Au-delà de l'ambiguïté terminologique, il s'agirait ici de repenser l'association traditionnelle de l'activité à la masculinité et de la passivité à la féminité, et surtout le lien entre cette association et les processus de masculinisation et de féminisation. À tirer le fil de la passivité originaire de l'enfant, on constaterait d'abord non pas que la femme *est* alors que l'homme doit *être fait*, mais que la masculinité et la féminité traditionnelles sont des identités imposées : « l'une » *doit être* passive, et « l'autre » *doit être* actif. On en viendrait peut-être alors à contester l'idée même de passivité/protoféminité originaire : n'est-ce pas Bébé lui-même qui tète ou suce, qui digère et expulse, qui accroît sa masse corporelle, qui pleure ou gazouille[30] ? En renonçant à cette pseudo-protoféminité, on pourrait comprendre que la condition d'avènement du « père-mère » n'est pas la réactivation magique d'un état dont il n'a plus le moindre souvenir conscient ou préconscient, mais l'apprentissage, aussi tôt que possible, de l'art de se préoccuper

29. Toute cette description présuppose l'opposition entre la sphère publique de l'homme et la sphère privée réservée à la femme. Sinon, on pourrait encore assimiler ces étapes à l'acquisition de la masculinité, mais on ne pourrait plus considérer celle-ci comme l'apanage du garçon.

30. On serait aussi tenté de relire Freud. En décrivant la « passivité primaire » du bébé mâle par rapport à celle qui le nourrit, Badinter écrivait (p. 75-76) : « Cette toute première relation érotique lui apprend le nirvana de la dépendance passive et laissera des traces indélébiles dans le psychisme de l'adulte ». Pour cette simple phrase, deux références à Freud : l'une après « relation érotique », et l'autre après « psychisme adulte ». Comment ne pas supposer, alors, que Freud reconnaît lui aussi la passivité originelle du petit mâle ? Il n'en est pourtant rien. Freud (1965 : 293-294), dans le second passage auquel Badinter fait allusion, déclare bien que l'acte de sucer le sein maternel laissera dans le psychisme de l'enfant des traces qui persisteront ensuite la vie durant, mais au lieu de voir en cela un « nirvana de dépendance passive », il y lit l'origine d'une quête fort active de sources de plaisir sur son propre corps. Mais si l'on ne connaît pas par ailleurs la pensée de Freud, et si on lui impute une croyance en la passivité primaire du bébé qui résulte en fait d'une interpolation, on aura du mal ensuite à comprendre la critique par Stoller, au nom de la protoféminité de l'enfant, du primat freudien de la masculinité.

des autres. Et l'androgynie cesserait alors de ressembler à une retraite anticipée, elle deviendrait la construction progressive de toute une vie.

Le contexte social

Mais que l'on penche pour ce scénario ou que l'on s'en tienne à celui de Badinter, la métamorphose souhaitée de l'identité masculine ne saurait s'accomplir sans un bouleversement de l'ordre social. Badinter ne l'ignore pas. Il faudra plusieurs générations, écrit-elle (p. 244), pour que la révolution paternelle devienne pleinement effective :

> Elle appelle un changement radical des mentalités et une profonde transformation des conditions de vie privée et professionnelle, qui ne peuvent se réaliser en une décennie.

Plus loin (p. 269), elle ajoute que cette révolution présuppose des rapports de couple plus démocratiques, non liés à la seule bonne volonté des individus, mais que « les instances dirigeantes des sociétés occidentales n'ont pas encore intégré qu'une femme vaut un homme et moins encore qu'un père vaut une mère ». Il faudrait aussi (p. 271, 274-275) une nouvelle distribution des pouvoirs masculins et féminins ; que les femmes, en particulier, admettent le partage des responsabilités en ce qui a trait aux enfants ; et que les magistrats, les employeurs et les autres institutions s'accordent à cette évolution ; – ce qui n'est pas aussi utopique qu'on pourrait le croire, si cette évolution est dans l'intérêt de tous : de l'enfant à coup sûr, mais des parents aussi, « [...] parce qu'à long terme rien n'est plus douloureux et culpabilisant que le mal-être de son enfant ». Mais si les instances dirigeantes des sociétés occidentales n'ont pas encore pris acte du nouveau partage des responsabilités entre les sexes, comment réalisera-t-on la profonde transformation des conditions de vie privée et professionnelle nécessaire à l'avènement de la nouvelle paternité ? Suffit-il de proclamer qu'elle est à l'avantage de tous, quand « tous » semble n'englober que les parents et les enfants ? Comment convaincre les pouvoirs économiques internationaux, et les gouvernements qui leur sont plus ou moins inféodés, de se préoccuper de la « bonne distance » que la mère doit conserver à l'égard de son fils, et du réveil de la protoféminité du travailleur mâle[31] ? Le changement radical des mentalités que réclame Badinter est-il même possible dans le cadre d'une société néo-libérale écartelée entre la mondialisation de l'économie et l'accroissement vertigineux de sa dette nationale ? L'individu humain peut-il devenir vraiment androgyne dans une société qui ne tend pas elle-même à l'androgynie[32] ?

Le contexte social de l'émergence de « l'homme réconcilié » n'est pourtant pas évoqué au-delà des allusions précitées. Et l'influence de la société telle qu'elle existe actuellement n'est pas non plus toujours suffisamment prise en compte. Ainsi, à propos du « momisme » américain, Badinter écrit (p. 84) : « L'absence d'identification masculine se fait cruellement sentir, surtout quand l'usage tolère qu'une mère habille son petit garçon en fille jusqu'à l'âge de six ans [...] ou qu'elle lui laisse pousser de longues boucles [...] ». Mais pourquoi cette absence est-elle si cruelle ? Ne présuppose-t-on pas que le petit garçon *ne doit pas* s'habiller « en fille », ni porter de longues boucles ? Or ce sont là des contraintes sociales arbitraires, dont la transgression peut entraîner des sanctions, par exemple des moqueries de la part des autres enfants, et ne faudrait-il pas se demander si ce ne sont pas ces sanctions qui ont l'effet le plus nocif sur la personnalité ? Effet qui disparaîtrait dans une société n'imposant pas de telles normes, ou les interprétant de façon statistique plutôt

31. Sur les obstacles sociaux à une paternité différente, voir Olivier (1984 : 206-207).

32. Ce n'est pas un hasard si plusieurs définitions de l'androgynie font d'emblée appel à une société androgyne : *cf.* Bouchard 1989.

qu'axiologique ? C'est ce que l'on peut déduire du cas des « deux indiens mâles féminisés » étudiés par Stoller (1989 : 300-301). À propos de l'un d'eux, il écrit :

> Apparemment, cette sous-culture indienne ne comporte pas d'ensemble de comportement de rôle ayant pour objectif d'humilier les garçons féminins ou les hommes qui préfèrent sexuellement les hommes. Aussi les pairs de ce garçon n'étaient-ils pas formés à se moquer de lui et n'en ont-ils pas fait un bouc émissaire. Ils l'ont, au contraire, accepté comme un garçon qui se sentait comme une fille. Lorsqu'il partit à l'école indienne, on continua à ne pas faire pression sur lui pour qu'il haïsse son comportement féminin.
>
> Il n'y avait en rien de tout cela le moindre soupçon qu'il ne fût pas un mâle ; l'assignation de son sexe était sans équivoque, et ne fut jamais contestée tout au long de sa vie. Il n'a jamais eu l'impression d'être une femelle, seulement, qu'il se trouvait bien dans le rôle d'une fille.

Cet exemple est d'autant plus instructif que la rigoureuse démarcation qu'il trace entre l'identité sexuelle et l'identité sexuale suggère, étant donné l'ambiguïté de la terminologie badintérienne, que l'analyse de « l'homme mou », par exemple, manque peut-être de raffinement. En quel sens, en effet, peut-on admettre qu'il a renoncé à « toute virilité », voire même que l'expression « homme mou » serait une contradiction dans les termes parce qu'en ce cas « [...] il n'y a plus de virilité [...] » (217) ? Ou bien la mâlité est incluse dans la virilité, et alors il y a bien contradiction dans la mesure où l'homme, même s'il a conscience de son sexe, aurait renoncé aux valeurs et comportements masculins, mais alors le concept de virilité/masculinité devient à la fois descriptif et axiologique, et l'on ne peut plus comprendre comment la masculinité, « seconde », se développe après la protoféminité ; ou bien la mâlité ne fait pas partie de la virilité, mais alors la contradiction s'évanouit, et l'on ne comprend pas pourquoi l'homme démasculinisé qui reste conscient de sa mâlité ne serait plus un homme.

À moins de reconnaître que le discours de Badinter est effectivement habité par une conception axiologique de la masculinité, qu'elle s'efforce de préserver à la fois contre son exacerbation dans l'homme masculinisé, et contre son oblitération dans l'homme féminisé. Ainsi, lorsqu'elle affirme (p. 276) que celui qui a récusé la virilité traditionnelle et s'est retrouvé démuni de modèle masculin échoue comme père-mère par un excès de féminité qui en fait un « père émasculé », le modèle de l'homme couillu ne devient-il pas la condition *sine qua non* du bon paternage ? Et, nonobstant l'affirmation (p. 251, n. 22) que le père, dans le cadre de la révolution paternelle, c'est « non seulement le géniteur de l'enfant, mais tout substitut paternel qui donne amour et soins à un enfant », cette révolution n'est-elle pas fondamentalement pensée dans le cadre de la famille nucléaire ? C'est ce que laissait entendre l'affirmation que la révolution paternelle présuppose des rapports *de couple* plus démocratiques. C'est ce que suggèrent aussi, malgré quelques allusions à la monoparentalité, les propos sur la nécessité d'une intervention sans précédent du père dès la naissance (p. 146-147), sur la résistance de certaines mères au partage des responsabilités parentales (p. 270-272), et sur les modalités de la répartition des tâches lorsque celle-ci est admise (p. 272-274).

Dans un ouvrage admettant qu'il faut parfois « [...] pallier l'absence de savoir par l'imagination » (p. 10), pourquoi ne pas considérer d'un peu plus près d'autres modèles, qu'ils se situent en deçà ou au-delà de la famille nucléaire ? Si le père-mère réussit à materner le bébé en mobilisant sa protoféminité, et à tel point qu'il puisse entrer en relation symbiotique avec lui (p. 264-265), pourquoi la mère-père ne réussirait-elle pas, en mobilisant sa masculinité seconde, à viriliser adéquatement son fils, l'une et l'autre hypothèses permettant l'avènement de familles monoparen-

tales non problématiques[33] ? À l'inverse, pourquoi ne pas envisager la possibilité que la révolution paternelle ne résoudra pas certains problèmes qui seraient inhérents à la famille nucléaire[34], et qu'il pourrait être avantageux de considérer également des organisations plus complexes, qu'il s'agisse de la famille éclatée (Échène 1984) ou du collectif paternel dans lequel le géniteur n'a pas le rôle prépondérant et, surtout, ne cumule pas toutes les fonctions du père en famille nucléaire (Lallemand 1984) ? Il ne s'agit pas, bien entendu, de présenter l'une ou l'autre de ces options comme la meilleure, mais plutôt d'ouvrir la réflexion à la pluralité des possibles, et de donner un certain contenu à l'affirmation que le père n'est pas seulement le géniteur de l'enfant, mais tout substitut mâle qui lui donne amour et soins.

III. CONCLUSION

Si, d'un ouvrage de philosophe, on attend au minimum qu'il clarifie terminologiquement et conceptuellement le domaine qu'il aborde, et le quadrille ensuite d'argumentations rigoureuses, on risque donc, comme le montrent les critiques précédentes, d'être déçu par *XY*. Mais peut-être faudrait-il aussi, sans renoncer à ces exigences, tenir compte du caractère particulier de l'ouvrage. De la somme extraordinaire de lectures qu'il présuppose, tant littéraires (300 romans sur la condition masculine) que théoriques (en biologie, psychologie, psychanalyse, sociologie, anthropologie, histoire, etc.). De ses efforts pour se conférer une certaine profondeur historique (la pédagogie homosexuelle chez les Grecs, les crises antérieures de la masculinité aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, et au tournant du XX^e^) et une certaine extension géographique (les rites d'initiation en Nouvelle-Guinée). De son ouverture d'esprit face aux problèmes vécus par certaines minorités, en particulier les homosexuels. De sa volonté de camper à l'occasion, par exemple dans le débat opposant essentialistes et contructivistes, ou dans celui sur la primauté chez l'enfant de la masculinité ou de la féminité, la pluralité des points de vue qui s'affrontent. Peut-être faudrait-il également considérer *XY* moins comme la synthèse des travaux sur l'identité de l'homme, que comme un travail préliminaire de défrichement destiné avant tout à nous faire prendre conscience des multiples facettes du problème de la masculinité, ainsi que de l'ampleur des recherches anglo-saxonnes sur ce thème. En ce cas, on pourrait différer d'opinion quant aux solutions proposées par l'auteure, voire quant à sa façon d'utiliser ou d'interpréter certaines sources, tout en lui reconnaissant le mérite de nous avoir présenté un incontournable guide de lectures qui nous permet de dépasser le stade du défrichement. Toutes les imperfections du livre deviendraient alors autant de motifs pour poursuivre et affiner la recherche. Sans doute serait-il fort néfaste, en effet, de penser avec Francine Bordeleau (1992) que la crise masculine a fait place à une crise généralisée, et qu'il appartient désormais à chacun, homme ou femme, de se débrouiller avec les impératifs des structures. Seul face à des structures considérées comme des entités autonomes, l'individu est toujours perdant. Suggérer, comme Pascal Bruckner (1992), qu'écartelés entre des occupations incompatibles (enfants, travail, politique, plaisir), nous serions voués au déchirement et au conflit, et à l'apprivoisement de notre schizophrénie plutôt qu'à d'illusoires réconciliations, n'est-ce pas un pessimisme qui

33. Hypothèses qui font système avec la scission de plus en plus fréquente et de plus en plus précoce des couples, et avec des facteurs comme l'insémination artificielle avec donneur. Refuser *a priori* ce type d'hypothèses, ce serait verser dans la confusion des paliers biologique et psycho-comportemental. Ainsi, lorsque Badinter écrit (p. 243) que «[...] le garçon ne peut pas faire l'économie de la différenciation masculine qui se traduit par une mise à distance de la mère et l'adoption d'un autre mode d'identification», – il faudrait comprendre que ce n'est plus la simple association de la féminité et de la passivité qui est en cause, mais leur implantation dans la mère biologique : mise à l'écart non pas d'une féminité maternelle que pourrait remplacer la masculinité maternelle, mais bien de la mère elle-même.

34. Badinter (p. 274) admet que cette révolution ne mettra pas fin à la mésentente des couples et aux divorces, mais son analyse ne va pas plus loin.

transforme en destin certains produits de l'efficience humaine ? Ces structures, ce sont des êtres humains qui les ont mises en place, et si nous décidions qu'au lieu de nous y soumettre ou d'en tirer individuellement le meilleur parti possible sans nous soucier de celles et de ceux qu'elles écrasent sans pitié, il nous incombe au contraire de les adapter à l'être humain, peut-être parviendrions-nous à rendre nos occupations compatibles, et à recouvrer notre santé mentale. En insistant, dans *L'un est l'autre*, sur la ressemblance entre les sexes, Badinter nous orientait en ce sens. Mais peut-être, à trop présumer que *XY* serait lu avec cet ouvrage en toile de fond, et donc que lecteurs et lectrices s'en inspireraient pour neutraliser les conséquences inopportunes de certains textes qu'elle cite sans les commenter, peut-être a-t-elle contribué involontairement à embrouiller la cohérence de sa démarche ? Balottés de la dénonciation de *la* masculinité patriarcale à l'apologie constructiviste *des* masculinités, puis au nécessaire apprentissage de *la* masculinité par l'enfant mâle, puis au va-et-vient androgynal entre *les* qualités masculines et *les* qualités féminines, puis au maintien *des* « différences subtiles » entre les individus des deux sexes, comment devons-nous conjuguer le masculin singulier et le masculin pluriel avec le féminin singulier et le féminin pluriel pour engendrer un être humain complet ?

BIBLIOGRAPHIE

ABBOTT, Franklin, éd. (1987A): *New Men, New Minds. Breaking Male Tradition*, Freedom (CA): The Crossing Press.

ABBOTT, Franklin (1987B): « Introduction. New Men: Changing Minds, Hearts and Lives », dans ABBOTT 1987A, p. 1-4.

BADINTER, Elisabeth (1981): *L'amour en plus*, Paris: Flammarion.

BADINTER, Elisabeth (1984): *Émilie, Émilie*, Paris: Livre de poche, nº 5452.

BADINTER, Elisabeth (1986): *L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*, Paris: Éditions Odile Jacob.

BADINTER, Elisabeth (1989): « Préface » à *Qu'est-ce qu'une femme?* (textes de A.L. Thomas, Diderot, Madame d'Epinay), Paris: P.O.L., p. 9-47.

BADINTER, Elisabeth (1992A): *XY. De l'identité masculine*, Paris: Éditions Odile Jacob.

BADINTER, Elisabeth (1992B): « Le mâle-être » (entretien avec Chantal de Rudder), *Le Nouvel Observateur*, nº 1451, p. 6-13.

BADINTER, Elisabeth (1992C): « L'homme, ce sexe faible » (entretien avec Richard Martineau), *Voir*, 1-7 octobre, p. 5-6.

BADINTER, Elisabeth (1992D): « Les mystères de l'identité masculine », *La vie*, nº 2453, p. 52-57.

BADINTER, Elisabeth (1992E): « Enquêtes sur l'identité » (propos recueillis par Paul Loubière), *Magazine littéraire*, nº 305, p. 98-104.

BADINTER, Elisabeth (1993): « Qui mâle y pense » (entretien avec Isabelle Thardain), *Elle Québec*, 43, p. 69-71.

BELOTTI, Elena Gianini (1980): *Du côté des petites filles*, Paris: Des femmes.

BLY, Robert (1987): « What Men Really Want » (entrevue avec Keit Thompson), dans ABBOTT 1987A, p. 166-181.

BORDELEAU, Francine (1992): « De l'homme dur à l'homme rose », *Le Devoir*, 26 sept., p. D-6.

BOUCHARD, Guy (1989): « Cinquante-six conceptions de l'androgynie », *Dialogue*, 28, 4, p. 609-636.

BOURDIEU, Pierre (1990): « La domination masculine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, nº 84, sept., p. 3-31.

BROD, Harry, éd. (1987A): *The Making of Masculinities: the New Men's Studies*, Boston: Allen & Unwin.

BROD, Harry (1987B): « Introduction: Themes and Theses of Men's Studies », dans BROD 1987A, p. 1-17.

BROD, Harry (1987C): « The Case for Men's Studies », dans BROD 1987A, p. 39-62.

BRUCKNER, Pascal (1992) : « La petite sœur des pauvres hommes », *Le Nouvel Observateur*, 1451, p. 12-13.

CHABOT, Marc (1992A) : « Genre masculin ou genre flou », dans CREA 1992, p. 177-191.

CHABOT, Marc (1992B) : « Pour en finir avec le mystère de la condition masculine », *Le Soleil*, 28 sept., p. A-11.

CLATTERBAUGH, Kenneth (1990) : *Contemporary Perspectives on Masculinity*, Boulder : Westview Press.

CORNEAU, Guy (1989) : *Père manquant, fils manqué*, Montréal : Les éditions de l'homme.

CREA (Centre de recherches et d'études anthropologiques) (1992) : *Des hommes et du masculin*, Lyon : Presses Universitaires.

CROWLEY, John (1987) : « Howells, Stoddard and Male Homosocial Attachment in Victorian America », dans BROD 1987A, p. 301-324.

DE KONINCK, Maria (1993) : « Pitié pour les "patriarches" en mutation », *Réseau québécois de chercheuses féministes*, 2, 1, p. 6-7.

ÉCHÈNE, Agnès (1984) : « Hamlet, Égyste, Joseph et les autres », *Autrement*, 61, p. 148-155.

FREUD, Sigmund (1965) : *Introduction à la psychanalyse*, Paris : Petite bibliothèque Payot.

GERLACH-NIELSEN, Merete (1986) : « Avec qui vivez-vous », *La Gazette des femmes*, 8, 2, p. 10-12.

HEREK, Gregory (1986) : « On Heterosexual Masculinity », *American Behavioral Scientist*, 29, 5, p. 563-577.

HURTIG, M.C., PICHEVIN, M.F, éds (1986) : *La différence des sexes. Questions de psychologie*, Paris : Éditions Tierce.

LALLEMAND, Suzanne (1984) : « Le b.a.ba africain », *Autrement*, 61, p. 180-186.

LEFEBVRE, Jean (1993) : Compte rendu de « XY » dans *Nuit blanche*, n° 51, p. 79.

LOUBIÈRE, Paul (1992) : Présentation de BADINTER 1992E.

OLIVIER, Christiane (1984) : « Pères empêchés », *Autrement*, 61, p. 201-207.

OLIVIER, Christiane (1985) : *Les enfants de Jocaste*, Paris : Denoël/Gonthier.

RAGON, Marc (1992) : « On naît pas si mâle », *Libération*, 3 septembre, p. 24.

SABO, Don (1987) : « Pigskin, Patriarchy and Pain », dans ABBOTT 1987A, p. 47-50.

SAINT-MARTIN, Lori (1992) : « Nouveaux hommes et féministes ambivalentes », *Spirale*, n° 120, p. 20.

SAVIGNEAU, Josyane (1992) : « Quand XX sait tout sur XY », *Le Monde*, 18 sept.

SCHEMLA, Elisabeth (1992) : Introduction au dossier « Qu'est-ce qu'un homme aujourd'hui ? », *Le Nouvel Observateur*, 1451, p. 4.

STIMPSON, Catharine (1987) : « Préface » à BROD 1987A, p. XI-XIII.

STOLLER, Robert (1989) : *Masculin ou féminin ?*, Paris : P.U.F.

TAHON, Marie-Blanche (1992) : « Chromosomanie et différence des sexes : À propos et au-delà de XY », *Conjonctures*, 17, p. 137-152.

THARDAIN, Isabelle (1993) : « Présentation » de BADINTER 1993.

THOMPSON, Cooper (1987) : « A New Vision of Masculinity », dans ABBOTT 1987A, p. 154-160.

VENNAT, Pierre (1992) : « L'homme sauvage saura-t-il se réconcilier avec lui-même ? », *La Presse*, 20 sept. 1992, p. B-6.

WARREN, Mary Anne (1980) : *The Nature of Woman. An Encyclopedia & Guide to the Literature*, Inverness (CA.) : Edgepress.

WELZER-LANG, Daniel (1992A) : « Les études ou écrits sur les hommes et le masculin en France », dans CREA 1992, p. 13-23.

WELZER-LANG, Daniel (1992B) : « Le double standard asymétrique », dans CREA 1992, p. 127-146.

WOOLF, Virginia (1986) : *Une chambre à soi*, Paris : Denoël.